

La littérature du *je* ou le mentir-vrai

Retrouvez les fiches
du PREAC Littérature sur
www.auvergnerrhonealpes-livre-lecture.org

Comment inventer le *je* ancien dans la voix de papier d'aujourd'hui sans se trahir, sans déroger à l'exigence formelle de l'écriture ou franchir les limites éthiques vis-à-vis de proches impliqués dans le récit autofictionnel, entre tabous, interdits et levée de ces mêmes obstacles ?

Le mentir-vrai

En inventant, en 1964, le « mentir-vrai », Aragon ne se doutait pas de la fortune que ce paradoxe rencontrerait jusqu'à l'extrême contemporain auprès des écrivains et de la critique. À travers ses déclinaisons en « autofiction » (Serge Doubrovsky), « fiction de soi » (Chloé Delaume) et autres avatars du « pacte autobiographique » (Philippe Lejeune), tous les genres sont concernés par ces écritures qui bousculent les rapports entre fiction et non-fiction, réel et inventé, *je* personnage, *je* narrateur et *je* auteur.

Leur effervescence depuis les années 2000 justifie une observation affinée de leurs enjeux formels, épistémologiques, existentiels, dépassant les contours convenus de la fiction. Pour l'éditeur Frédéric Boyer, responsable de P.O.L., c'est dans l'exploration des « frontières tremblantes entre l'imagination et ce que nous nommons le réel » que la littérature au *je* trouve son sens. L'exigence est à ce prix, dans la résistance des auteurs à énoncer une blessure enfouie tout en se forgeant une langue personnelle. Rappelons quelques définitions, avant de porter un regard sur ces pratiques hybrides sans faire l'impasse sur les risques inhérents au partage entre la ligne de fiction au *je* et le respect de la vie privée.

Les textes au *je*

Les textes au *je* depuis Montaigne n'ont pas attendu la clarification théorique de Philippe Lejeune pour montrer leur vitalité, leur pluralisme (fragments, souvenirs, mémoires, journaux, essais, blogs...). Mais c'est bien Lejeune qui donne la critique en 1975 avec sa définition de l'autobiographie comme « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ».

Serge Doubrovsky, en 1977, crée le néologisme d'« autofiction » en contrepoint : « Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fictions d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors mystère du roman, traditionnel ou nouveau ». Il concède l'existence d'autofictions par anticipation du nom (*La Naissance du jour* de Colette, 1922) et exhibe la tension structurante entre réel et fiction.

Dès lors, l'écriture de soi, couplée au retour du sujet dès 1980, invente de nouveaux chemins. Sa souplesse soulève parfois la suspicion chez les nostalgiques

de clivage plus net entre plan référentiel réel (factuel), plan référentiel narré (mise en intrigue), plan imaginaire. Marie Darrieussecq estime que « l'autofiction demande à être crue et demande à être non crue ». Des noms émergent en nombre pour constituer aujourd'hui un vivier reconnu, souvent féminin : Camille Laurens, Catherine Cusset, Patrick Modiano, Philippe Vilain... Christine Angot démêle livre après livre les fils du trauma incestueux ; Chloé Delaume choisit de faire pièce aux mensonges familiaux.

L'autofiction

Les années 2000 coïncident avec l'apogée de la psychanalyse, dont le lien critique avec l'autofiction demeure fécond, Jean-Bertrand Pontalis s'engageant lui-même dans l'aventure sous le nom d'« autographie ». Multiforme et controversée, l'autofiction donne lieu à colloques et revues, preuve que sa porosité générique met à vif la question philosophique de l'identité et de ses reconfigurations. L'historiographie soulignant l'enchevêtrement du sujet singulier dans des histoires collectives (Ivan Jablonka) et la réflexion de Paul Ricoeur sur les métamorphoses du sujet consonnent avec ce renouveau où intime et extime se partagent le réel dans le récit (*Journal du dehors* d'Annie Ernaux, 1993, ou *Journal extime* de Michel Tournier, 2002).

Le roman familial

Le « roman familial » reste la clé de voûte de ces écritures. Étudiée par Marthe Robert dès 1972, la notion explore comment les non-dits, les mensonges, la bâtardise (Louis Aragon, Violette Leduc), la sexualité déviante (Christine Angot, Neige Sinno), les violences sociales, ethnoculturelles et linguistiques (Dalie Farah) forment le terreau d'un réagencement narratif salutaire quand le *je* scripteur empoigne la « corne de taureau » du langage (Michel Leiris). Blessures symboliques, honte (Sorj Chalandon), ruptures dans la filiation (Marie Nimier, Marie N'Diaye) propulsent la figure paternelle défaillante au cœur du récit, parfois celle de la mère. Écrire permet mise à distance et recherche d'une place dans la parentèle ou la fratrie (*Retour à Reims* de Didier Eribon, 2009). La quête / L'enquête excède la relation du *je* à la scène intrafamiliale (*Patronyme* de Vanessa Springora, 2025) pour rencontrer l'Histoire.

Synthèse

S'il est aisé de comprendre le succès éditorial de ces écritures (thèmes sociétaux communément partagés), la question de leur valeur axiologique exige des critères. Ils reposent sur l'originalité des dispositifs mobilisés par l'écrivain, sur un souci de composition, de justesse lexicale et de rythme. Montage et remontage, trucage sont des procédés revendiqués par Aragon. *Les Mots* de Sartre, bâti

sur la dichotomie Lire / Écrire, privilégie le récit de vocation. Plus complexe est le programme de Santiago H. Amigorena dans *Le Premier Exil* (2021) : « J'écris pour ne plus écrire. J'écris ce Dernier Texte, autobiographie et œuvres complètes, confession et fiction, vérité et mensonge, prose et poésie, pour tout écrire – et ne plus écrire. » Pour *Les Enfants endormis* (2023), Anthony Passeron alterne récit scientifique sur le virus du sida et enquête autosociobiographique sur sa famille ravagée par la maladie. Des points de tension surviennent parfois entre un auteur et les proches exposés (Camille Laurens, Christine Angot contrainte à un « protocole transactionnel », Emmanuel Carrère pour *Yoga*). Les écritures du *je* demeurent une ligne subversive de risque, mais surtout d'ordre esthétique ; aux juristes de conseiller les auteurs sans brider leur droit à fictionnaliser. Chloé Delaume résume : « De cette subversion, l'autofiction est désormais l'ultime laboratoire : le laboratoire de la déconstruction, de la dissémination, de la prolifération folle du Je. »



Consulter la fiche « Écrire des textes de formes courtes », collection « Pratiques de l'EAC ».

→ aller plus loin

- *Le Mentir-Vrai* de Louis Aragon, 1964.
- *Auto(fiction)s*, collectif, PUL, 2010.
- « Fiction et vie privée » de Frédéric Boyer, *Le Monde*, 30 octobre 2020.
- *La Règle du Je* de Chloé Delaume, 2010.
- *Les Vérités du roman* de François Dosse, 2023.
- *Fils* de Serge Doubrovsky, 1977.
- *Le Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune, 1975.
- *Soi-même comme un autre* de Paul Ricoeur, 1986.
- *Roman des origines et origines du roman* de Marthe Robert, 1972.

Fiche réalisée par Martine Boyer-Weinmann, professeure émérite de littérature française et autrice, dans le cadre des résonances du PREAC Littérature 2023 « La littérature du je ou le "mentir-vrai" ».

 **Auvergne-Rhône-Alpes**
livre et lecture